Il Volantino Europeo n°20

Avril 2008

Bulletin internautique de l'Association Piotr-Tchaadaev

Budapest, Margitsziget, mars 2008

Editorial

Dans son très riche et fluide commentaire de Jacques Derrida*, Anne Dufourmantelle, philosophe et psychanalyste, soulève et souligne évidemment une foule de questions, dont les suivantes, qu'il nous a paru important ici de surligner, sachant qu'elles seront toujours plus incandescentes que fluorescentes.

« La séduction (et la validité scientifique) des technologies qui se dédient à éliminer la souffrance, à améliorer l'existence, sont les mêmes qui accompagnent de près, par exemple, toutes les étapes d'une grossesse, au risque de faire de l'utérus un espace entièrement *divulgué*, ouvert à tous les examens, un *lieu commun* que la médecine prend à sa charge. Et pour la mort, il en est de même ; mourir chez soi devient si peu admis qu'il faut encourir de graves manquements à la responsabilité médicale si l'on veut rester seul à seul avec le mourant, sans autres *témoins* que ses proches. Ce n'est pas du point de vue éthique que je me place, mais de celui d'une étrange topologie ou topographie qui expulse du *chez-soi* les instants les plus intimes, les plus secrets de l'existence. Dans le refus de la mort et de la naissance, exilés loin de la demeure, confisqués par le corps médical, il y a la dénégation du passage. On est dépossédé de ce qui ne vous appartient pas, car c'est là le lieu du plus haut risque » (pp.99-100). Nous ajouterons que la même question peut se poser sans doute avec autant d'acuité pour la *folie*, autre *passage* pour l'être humain, dont les manifestations et l'expression exilent (trop) souvent « loin de la demeure » et sont, de plus en plus, ne nous leurrons pas , « confisquées par le corps médical ».

Un peu plus loin (pp.112-116), Anne Dufourmantelle revient avec beaucoup de force de conviction sur notre embourbement actuel « dans la glaise du réel », démenti radical et cinglant à une illusoire « dématérialisation des échanges » liée aux nouvelles technologies. Eh bien non ! « Nous ne nous évadons sur les réseaux du Web que pour être mieux cerclés en un lieu et temps donnés, inscrits là. J'en veux pour preuve, aussi, la condamnation des peuples nomades, et de toute transhumance. Les peuples nomades, les populations transhumantes ne le sont plus maintenant que par la guerre, contraintes et forcées à l'exil. Mais que d'elle-même une famille, un individu, un clan, veuille changer de pays, de lois et de coutumes, cela est maintenant – au seuil d'une Europe sans frontières - tout à fait proscrit, car son histoire, son identité, ses dettes, le suivront et le rattraperont aussi sûrement que s'il était sur un échiquier de verre ». Et il semble bien que c'est exactement sur le même type d'échiquier que la partie va continuer à se jouer pour les psychiatres et leurs patients…

**Anne Dufurmantelle invite Jacques Derrida à répondre De l'hospitalité,* Calmann-Lévy, Paris, 1997

« Un Divan sur le Danube »

Association *Piotr-Tchaadaev* (Versailles)
N° FMC Piotr-Tchaadaev 11 78 0511778
Association des Médecins francophones de Hongrie (Budapest)
Société Hongroise de Psychiatrie (Budapest)

Avec le soutien du Service de Coopération et d'Action culturelle de l'Ambassade de France en Hongrie

V° Colloque centre et est-européen de psychiatrie et de psychanalyse
Budapest, 8 & 9 mai 2008

Lundi 5 mai 2008 - Institut français de Budapest, Fő utca, 17. - 1011 Budapest Tél: (00 36) 1 489 42 00 (M° Batthyanyi ter) www.inst-france.hu à 18 heures.

Vernissage d'une exposition d'œuvres de patients des Ateliers d'art Budapest-Tünderhegy et de Pierrefeu-du-Var.

Jeudi 08 mai 2008 – Clinique Psychiatrique de l'Université Semmelweis de Budapest, 1085 Budapest, Balassa utca 6., Tel.: 210-0330 (M° Klinikak) www.semmelweis-medizinstudium.org

10 heures : visite de la Clinique

11 heures : **Table ronde avec tous les participants présents**

12 heures 30 – 14 heures 30 : déjeuner

14 heures 30 – 18 heures : exposés et discussions

Lorenzo TORESINI (Psychiatre chef de service, Merano) *Raison et déraison. L'utopie du soin. L'expérience italienne au 30ème anniversaire de la « Loi 180 ».*

Daniel LEMLER (Psychiatre-psychanalyste, Strasbourg) *Bases conceptuelles d'une psychothérapie psychanalytique des psychoses*

Laszlo TRINGER (Professeur de psychiatrie, Budapest) *Les conséquences psychiatriques des réformes de 2007 en Hongrie*

Martin TINDEL (Psychiatre chef de service, Pierrefeu-du-Var) *Les soins aux toxicomanes, une loi d'exception ?*

Saverio Maria SILECI (Cooperativa Sociale Alice nello Specchio, Torino) *Crisis Farm:* "Accueil familial thérapeutique" *in Italia.*

Hans PFEFFERER-WOLF (Professeur de Psychiatrie, Hannover) *Visions de l'habitus psychiatrique*

Georges Yoram FEDERMANN (Citoyen psychiatre du centre ville de Strasbourg - Membre du Cercle Menachem Taffel - Ancien porte-parole des Roms de Zamoly à Strasbourg -Médecin agrée par la DDASS du Bas-Rhin pour examiner les étrangers malades) *Si l'accueil du médecin n'est pas inconditionnel, comment parler alors de droits des malades ?*

Vendredi 09 mai 2008 – Institut français de Budapest, Fő utca, 17. - 1011 Budapest Tél: (00 36) 1 489 42 00 (M° Batthyanyi ter) www.inst-france.hu

09 heures : accueil des participants

09 heures 15 – 11 heures 15 : première partie

Daniel LEMLER (Strasbourg) *N'être victime*

Robert KESMARSZKY, Dr HANTOS (Budapest) *Aspects des relations médecin-avocat*

Alexandre NEPOMIACHTY (Versailles) *Devoirs et obligations du patient et du médecin*

11 heures 30 – 13 heures 30 : deuxième partie

Gyöngyi SZILAGYI (Budapest) *Honte et sentiment de culpabilité dans les sociétés orientales et européennes*

Lorenzo TORESINI (Merano) *Raison et déraison. L'utopie du soin. L'expérience italienne au 30ème anniversaire de la « Loi 180 ».*

Ivan MAGYAR (Budapest) *Droits des patients*

Grazia MIRANTE (Auxerre), Pietro CIPRIANO (Rome) *Curare o legare ? (Soigner ou lier ?)*

Projection du film „Országos Ideg – Búcsú a Lipóttól" de Jankó Judit (documentaire sur la fermeture de Lipotmezö) [en projet]

L'accès et la participation au Colloque « Un Divan sur le Danube » sont entièrement libres et gratuits. Notre organisation est indépendante de tout financement extérieur. Nous remercions la Clinque psychiatrique de l'Université Semmelweis et l'Institut français d'accueillir nos rencontres dans leurs locaux et le Service de Coopération et d'Action culturelle de l'Ambassade de France en Hongrie de soutenir, pour la cinquième année consécutive, l'organisation de la manifestation.

Renseignements et inscriptions :
Dr Jean-Yves FEBEREY, CH Henri-Guérin
83390 Pierrefeu-du-Var téléphone (HB) 04 94 33 18 33 – par e-mail : piotr-tchaadaev@wanadoo.fr
Transport et hébergement :
http://affilie.anyway.fr/vol/International.asp
http://www.hotelonlinehungary.com/
http://www.budapesthotels.com/

Description d'un écrivain

En intitulant *Begleitumstände* (faits concomitants, épiphénomènes…) ses leçons de poétique, Uwe Johnson (1934-1984) indique avec discrétion le caractère contingent de sa vocation d'écrivain. Comment « un jeune être tout à fait ordinaire » fit telle et telle observation, examina, perplexe, telle ou telle contradiction, soupesa, compara, nota, enregistra, confronta…. Et comment, dans un monde falsifié, « avec l'intention de tromper », celui qui ne mange pas de ce pain-là s'orienta vers la pratique de l'écriture.

A quoi cela tient-il ? A un fil. « J'avais presque onze ans lorsque je rencontrai pour la dernière fois, dans un visage du Mecklembourg, l'autorité suprême de mon pays, Adolf Hitler. » Certes, « le fou n'était pas sans mérite », « on ne doit pas tout rejeter en bloc », disent les gens. Quoi qu'il en soit, « après la visite de la première charrette soviétique (...) chargée d'une mitrailleuse il ne reste plus sur la tapisserie qu'un rectangle pâli ».

Savoir si cet enfant comprend qu'une absence pèse aussi lourd que le regard du guide, dans son cadre, braqué sur le salon. Savoir si, dans cet enfant, germe déjà la graine de l'écrivain. Ceci peut-être est à la source de cela. Les démentis pleuvent, à la toute-puissance. Les militaires ont un faible soudain pour les vêtements civils. Si c'est ainsi, Dieu l'a voulu, dit le pasteur. Mais « quels conseils donnait-il encore au mois de janvier, cet homme déguisé » ? Et, qui sait, « avec l'intention de tromper ».

Difficile de s'y faire. Où que les yeux se tournent, on découvre une contre-vérité. Quelque chose ne va pas quand c'est lui, le führer, son image, qui vous guette et vous sanctionne à l'école. C'est lui qui ricane, « l'air confiant et rusé », ouvre l'œil comme s'il était le seul référent, l'adulte tout-puissant. Quant à l'autre personnage amoureux de la discipline, le portrait ne vaut guère mieux : le visage est lisse, rajeuni. C'est quoi, ça, généralissime, superlatif d'un substantif ? Et coryphée de la science, chef de chœur ? Force est de constater qu'il y a loin de l'original à la copie, dont le génie tutoie l'éternité.

Il y a bel et bien une différence entre la chose et le simulacre. Et longuement cité sera cet échange, à Nuremberg :

QUESTION. Je dois comprendre, monsieur le témoin, que la gare de Treblinka ne représentait qu'une apparence de gare, où étaient donnés des horaires et les indications de ce qui était appelé des quais de départs de différents trains pour différentes villes pour Suwalki, etc. ? Est-ce exact ?

REPONSE. En descendant du train, les gens avaient vraiment l'impression de se trouver dans une gare normale (…)

La vérité est-elle exigible de l'homme. Oui, et même, et surtout de la littérature. D'Hemingway comme de Goethe. De leur part, un coup de force dans la fiction nous décevrait. Uwe Johnson, en disséquant dix lignes de *L'Adieu aux armes* ou des *Affinités électives*, a peut-être en vue de nous inculquer quelques solides principes de poétique. Il se peut. Il se peut qu'il soit devenu prématurément sensible aux arrangements auxquels a dû consentir, pour s'imposer, telle ou telle idéologie. Il y a, dans ces temps troublés, des événements pénibles. Un paysan, cette année-là, est traîné dans tout le village, la corde au cou. Les soldats de Staline, en insistant, lui feraient avouer n'importe quoi. Ils ont insisté. « Quant à son propre père, on croit être au courant. »

Ce genre d'expérience, évidemment, ne l'incite guère, plus tard, à suivre les injonctions du Parti. Ni comme *Jugendfreund* (ami de la jeunesse) au sein de la Freie Deutsche Jugend à dénoncer les prétendues menées contre la paix de la Junge Gemeinde, dont l'esprit évangélique est incompatible avec la ligne de Staline. En 1953, prêcher l'amour du prochain n'est pas une bonne idée. Dès la mi-juin, les mesures seront rapportées, Grotewohl estimant qu'il ne fallait pas exagérer.

Mais il était trop tard : il avait pris son option. Il avait déjà dit non.

Au jardin d'enfants de la RDA, il y a des enfants qui disent que la maîtresse est une bonne maîtresse. Ceux-là bien sûr ont leur

place au jardin d'enfants. Seulement voilà, il y a des enfants qui ne le disent pas. Ceux-là n'ont pas leur place. Le plus bizarre est qu'il y en a qui disent que ceux-là, eh bien, ont leur place et qu'ils n'iront pas au coin, même s'ils ont dit que la maîtresse est vilaine. Oui, parce qu'il y en a qui pensent que c'est un jardin pour tous les enfants. Non, la maîtresse n'est pas d'accord. Ils iront tous au coin, ceux qui disent et même ceux qui laissent dire qu'elle est vilaine. Oui, tous ceux-là. Mais alors, la maîtresse, elle est vilaine ou pas ?

Quoi qu'il en soit de son premier livre où l'individu rétif relate la même expérience, en 1957, les éditions Mitteldeutscher lui renvoient ce manuscrit qui n'est pas publiable. Il y a comme un manque dialectique. C'est-à-dire ? « Des événements isolés conformes à la vérité peuvent, présenter de manière hors de proportion, donner un aperçu entièrement faux d'un grand ensemble. » Quoi qu'il en soit de son diplôme de germanistique, ce jeune homme ne « trouvera aucun emploi dans aucune institution de la RDA ». Soit, précise-t-il, « 107 771 kilomètres carrés, sans parler des 403 kilomètres carrés de Berlin-Est ». Entre autres, il est fait mention, dans son dossier, d'« une certaine arrogance, résultat vraisemblablement de son auto-évaluation en matère politique ».

Et voilà, camarades, vous avez cru judicieux de le laisser tomber, en plan, sur la touche. Même si le jeune diplômé se voit proposer le poste de « conseiller culturel dans une station de machines et tracteurs au sud de Stralsund », une telle opportunité ne permet pas d'élargir ses perspectives d'avenir. Une perte pour un gain. Tout ce temps perdu fut converti dans le cours sinueux de l'écriture.

Dans sa troisième conférence, l'auteur nous raconte comment l'auteur, façonnant sa fiction, échappe à l'arbitraire de la fiction. Scrupule qu'Alfred Döblin avait formulé de la sorte : « Si tante Emma se précipite dans la pièce, se jette sur le sofa et éclate en sanglots effrénés – d'où le sait-il, celui qui l'a écrit ? » Qui te l'a dit ? Mon petit doigt me l'a dit.

Mais peut-être les conditions qui président à la naissance du roman suivant ne sont pas innocentes. Celui qui prend souvent le train s'interroge sur la cause de ses retards. Réponse : la faute à Gomulka, ayant divisé par deux ses livraisons de charbon. Il se trouve qu'un certain camarade écrivain dispose d'une chambre administrée par le syndicat des chemins de fer. On nous dit en passant que la mère de quelqu'un, enfuie récemment, avait laissé vacante son habitation. A la même page, ce quelqu'un s'autorise à parler d'héritage…

De fil en aiguille, on cause à la cantine. On s'informe auprès des cheminots. Pourquoi les trains roulent, pourquoi ils ne roulent pas. « Eh bien, collègue, dirent-ils, nous avons maintenant le système original soviétique du dispatcher. » L'un d'eux se fit voir en rêve. Certes il ne l'a pas imaginé. D'où le sait-il, tante Emma, qu'il s'appelait Jakob, « traversant les champs par des chemins noirs dans la nuit » ? Cet homme marche dans l'ombre. Dans l'ombre est son secret : agence comme il faut ce qui se meut sur la voie ferrée. On aimerait qu'il existe, faire sa connaissance, on va l'inventer. On l'énonce très tranquillement : « Il parlait avec l'accent de la région du nord de l'Oder. Il s'appelait Jakob. » Tante Emma, cet homme-là ne suit pas toujours des lignes parallèles. Dans le roman, c'est la croix qu'il trace en cheminant qui le fera périr, on ne sait comment. La conscience de l'autre le lui aura soufflé avec la conviction d'une certitude « scellée dans une tombe » : « Mais Jakob a toujours traversé les voies en diagonale. » (En allemand, la phrase insiste.)

C'est votre faute aussi, camarades. Vous l'avez laissé sans gagne-pain, désœuvré. Qu'est-ce qui l'empêchait d'acquérir une machine à écrire de qualité ? Rien, en somme. On n'invente pas, on se souvient. Ecrire une fiction consiste à rédiger une sorte de procès-verbal. Il n'est pas dans les intentions de l'auteur de faire le malin. On se borne à constater. Ce matin-là, que s'est-il passé ? On se perd en conjectures. Il s'est fait écraser. Le train, quand tu l'entends, il est déjà trop tard.

Non, l'auteur ne sait pas la raison de l'émoi de tante Emma. C'est tout bête : une connaissance de la tante lui aura fait des confidences, et toute la pelote se dévide. Prêtons simplement l'oreille à ces deux personnes attablées. Réminiscences : un fait est porté à notre connaissance. Quelqu'un s'adresse à quelqu'un qui lui parle de quelqu'un, lequel est mort ce matin-là. C'est là précisément que Jakob fera ses premiers pas, dans le souvenir, dans le roman.

Un mort dont on parle n'est pas autre chose que le souvenir d'un vivant. Hypothèses, spéculations, conjectures, suppositions… L'auteur en témoigne : ces deux personnes ont témoigné. On n'ira pas jusqu'à les croire sur parole. Ce dont il est question, on se hasardera peut-être à supposer qu'il n'est pas déraisonnable d'en faire état. Et si la grammaire était plus docile, on aimerait disposer d'une troisième personne du singulier, plus étrangère encore, scribe d'un scribe dont on rapporte les propos.

L'astuce consiste à se mouvoir dans la fiction comme dans le monde réel, à se faire le jouet de ses marionnettes. Mais l'auteur, si l'occasion se présente, y mettra son grain de sel. Un complément d'information pourrait être le bienvenu. Cela coule de source : celui qui mène l'enquête est le même que celui qui a commis le délit. Enfin, l'auteur nous l'apprend de la part de son informateur : ce matin-là, Jakob était chez Cresspahl, lequel avait une fille, de laquelle on racontera la vie dix années plus tard, à New York, presque vingt ans : *Jahrestage.* Mais c'est une autre histoire, ou la même continuée, en aval comme en amont, sur mille et quelques pages. Ne nous hâtons pas de vouloir donner un sens à ce qui nous arrive. Que sait-on de l'Histoire ? De ses causes, presque rien. Ses effets sont connus.

Si vous êtes écrivain, qu'un jour est imprimé sur la couverture d'un certain livre un nom, le vôtre, votre présence à l'Est n'est plus souhaitée dans la mesure où l'éditeur à l'origine de cet événement notable est Peter Suhrkamp, Francfort-sur-le-Main. Vous ne fuyez pas, vous déménagez. Réfugié, exilé, seront précisément les mots choisis pour dire que vous les refusez. Que vous le vouliez ou non, désormais, vous vivrez de l'autre côté.

Changement de climat. Se demander si l'on peut comparer, comme le fait un ministre CDU, la poésie de Brecht à celle de Horst Wessel, cette « pensée » relève aussi de la poétique. Qu'une telle déclaration polémique, imprudente, dénote un manque de vigilance, Peter Suhrkamp dans sa réponse à ce ministre le prétend, comme si reprenait de mauvaises habitudes celui qui s'imagine avoir laissé loin derrière lui le national-socialisme, dont les adeptes n'avaient pas la réputation de reculer devant les intempérances de langage.

Vaut-il la peine d'affirmer qu'il y a bel et bien une différence entre Bertolt Brecht et Horst Wessel ? Oui, et on peut le prouver. Et pareillement que le groupe 47, où furent invités Ingeborg Bachmann et Günter Grass, n'exerçait pas une dictature « rappelant celle de la Chambre des écrivains du Reich », thèse très contestable émise par un autre membre éminent de la CDU.

S'il est clair qu'en RDA vous êtes grillé, vous êtes libre, à l'Ouest, d'aller et venir, d'écrire et de parler… et d'émettre, à propos du mur de Berlin, des jugements qui pourraient ne pas aller de soi. Et si vous estimez que les journaux d'Axel Springer ont déformé vos propos vous êtes libre de vous entendre dire, par le directeur du quotidien *die Welt*, qu'un rectificatif n'est pas à envisager. C'est un malentendu. Bien, mais vous devez prouver qu'il y a une différence entre Ulbricht et votre personne. La démocratie n'est pas solide, c'est un fluide, volatil, un gaz qui peut se raréfier. C'est ici le cas.

Il est question de poétique, vous n'en démordez pas. N'est-il pas naturel qu'un auteur attache de l'importance à la véracité des paroles qu'il a prononcées ? C'est à cela qu'il tient par-dessus tout. Mais cet amour impossible, distancié, n'est pas réciproque. Si des épithètes vous sont appliquées, les mots vous hérissent mais vous collent à la peau. Pas moyen de s'en débarrasser : poète des deux Allemagne : « (…) impossible à ôter, comme la feuille de tilleul chez Siegfried. »

Quant à la déchirure elle-même, on aimerait à rebours en ressouder les bords. Vous allez jusqu'à rendre compte, pour le *Tagesspiegel* de Berlin-Ouest, des émissions de canal 5, le « théâtre d'ombres de Walter Ulbricht ». A la suite de quoi, les éditions Springer boycottent les marchands de journaux distribuant les programmes concoctés dans la zone soviétique.

Non, décidément, cet écrivain ne s'avoue pas volontiers mû par de nobles idéaux. Un auteur engagé met sa plume au service de sa cause. Il y a bel et bien une différence entre les deux Etats allemands. Mais sont-ils réellement

séparés ? C'est à partir de cette expérience que vous écrivez.
Ultime question de poétique : si votre femme et collaboratrice « était depuis l'automne 1961 en relation intime avec un familier du SIB, le service de sûreté tchèque », votre « intégrité personnelle » serait-elle très affectée par cette nouvelle ? Il est vrai qu'un démenti, signé Elisabeth Johnson, est glissé dans l'édition allemande de *Begleitumstände*. Elle avait établi pour lui des phrases en langue tchèque, qui furent imprimées néanmoins. Des pages furent encore écrites, et ce monument, *Jahrestage*, achevé, malgré l'infarctus, l'alcool et la dépression. La volonté de poursuivre n'est que le refus de finir par une négation.

Gérard Weil (Nanterre)

Le romancier des deux Allemagne (traduit par Nicole Casanova), Actes Sud. *Conjectures sur Jakob* (traduit par Maguerite Ponty) et *Une année dans la vie de Gesine Cresspahl* (traduit par Anne Gaudu), Gallimard.

Le nouveau Diasporiques, *mars 2008 Une perspective ambitieuse et novatrice* [Communiqué]

Créée il y a onze ans par le Cercle Gaston-Crémieux(1), désormais coéditée par l'association éponyme Diasporiques et la Ligue de l'Enseignement, la revue *Diasporiques* élargit aujourd'hui son champ d'intervention. Elle entend traiter de toutes les cultures en tant qu'éléments fondateurs d'un authentique projet politique progressiste – le mot « cultures » étant pris au sens large, incluant les modes de vie des collectivités humaines et leurs représentations.
Le nouveau sur-titre de la revue, *Cultures en mouvement*, renvoie non seulement à la diversité des cultures constitutives d'un pays comme la France et à celle, plus grande encore, du continent européen, mais aussi à leur malléabilité, leurs potentialités évolutives, leurs capacités d'échange, voire aux possibilités de métissage que leur coexistence dans un même espace peut engendrer, et cela pour le plus grand bénéfice de toutes.
Les « diasporas » constituent, de ce point de vue, des entités particulièrement intéressantes, à condition qu'on comprenne ce mot comme évoquant essentiellement la diffusion de cultures spécifiques au sein de populations porteuses d'une multiplicité de cultures différentes. Certaines diasporas sont aisément identifiables, l'histoire les ayant plus fortement individualisées. Tel est le cas de la diaspora juive, dont nous ne perdrons pas de vue le caractère paradigmatique, ou encore celui des diasporas arménienne ou chinoise. Cependant le processus diasporique est désormais sinon la règle du moins d'une extrême généralité. De plus en plus nombreux sont en effet ceux denos concitoyens qui ne vivent pas sur la terre de leurs ancêtres : ils sont les héritiers et les passeurs potentiels de cultures désormais pour partie« hors sol ». Et ce phénomène ne peut que s'accentuer avec le développement de la mondialisation et de l'interpénétration des peuples et des cultures qu'elle induit.
Comment, dans ce contexte rapidement évolutif, « faire société » ? L'année 2008 a été qualifiée «d'année interculturelle de l'Europe » et notre revue a été inscrite au rang des structures bénéficiant du label officiel correspondant.
C'est bien à l'échelle du continent comme à celle de notre pays que nous devons tendre à « faire société », en résistant à l'uniformisation que voudraient imposer les forces économiques dominantes et en promouvant au contraire le respect réciproque des diverses cultures qui sont notre bien commun.
Or les forces de progrès n'ont, jusqu'à présent, pas accordé l'importance qu'elles méritent aux questions d'appartenance et d'identité, laissant les milieux les plus réactionnaires de ce pays s'en emparer avant que le relais soit pris en la matière par les actuels responsables politiques de l'État ; elles ne se sont pas non plus suffisamment intéressées aux moyens permettant d'éviter que les solidarités communautaires se transforment, comme c'est trop souvent le cas, en de contestables replis de groupes de population sur eux-mêmes. Leur volonté prioritaire, légitime, de réduire les inégalités socio-économiques et de lutter de façon déterminée contre1 l'exclusion, ne doit pas les détourner de se préoccuper activement des questions culturelles telles que nous les avons définies.
(1)Un cercle de réflexion et de débats sur le fait juif en tant que fait de culture, né en 1967.

Nous ne nous interdirons pas, quant à nous, de traiter aussi de questions économiques, sociales ou politiques qui seraient complémentaires des approches culturelles ; les unes et les autres sont, au demeurant, le plus souvent interdépendantes.

Un projet éditorial et une équipe au service de cette ambition

Chacun des numéros successifs de *Diasporiques* aura une « dominante » : pour l'année 2008, en mars, la diversité culturelle ; en juin, l'identité, ses expressions légitimes et ses perversions ; en septembre, les territoires et les cultures ; en décembre enfin, les relations entre cultes et cultures dans le cadre de la laïcité.
Comme précédemment, les rubriques seront désignées par des verbes d'action (*ouvrir*, *débattre*, *méditer*, *découvrir*, *raconter*, etc.), sans rigidité quant à leur contenu, et un encart (en quadrichromie) sera plus particulièrement dédié aux mythes, aux enfants et… à des recettes de cuisine à connotation culturelle !

Le Comité d'orientation comprend actuellement seize personnes : Tewfik Allal, Marnia Belhadj, Hamida Ben Sadia, Julien Bobot, Charles Conte, Régine Dhoquois-Cohen, Éric Favey, Philippe Lazar, Jean-François Lévy, Jean-Marc Lévy-Leblond, Michel Morineau, Maurice Mourier, Joël Roman, Sophie Simon, Georges Wajs, et Anita Weber. La rédaction en chef est assurée conjointement par Éric Favey et Philippe Lazar, assistés de Charles Conte et Jean-François Lévy.

La revue dispose d'un site, en cours d'aménagement : www.diasporiques.org et d'une adresse électronique : postmaster@diasporiques.org

Aidez-nous à développer ce projet aujourd'hui plus que jamais nécessaire : abonnez- vous !
Il vous suffit d'envoyer un chèque rédigé à l'ordre de *Diasporiques* à ***Diasporiques,* La ligue, 3 rue Récamier, 75007 Paris**
d'un montant
- de 25 Euros (abonnement annuel pour quatre numéros)
- de 35 Euros ou plus (abonnement de soutien)

en nous faisant part de vos nom, prénom, adresse postale et, si possible, adresse électronique et téléphone. **Dites-nous aussi d'un mot comment vous nous avez connus**.

Si vous êtes tenté(e) sans être encore tout à fait décidé(e), nous vous enverrons gratuitement, sur simple demande de votre part, un numéro de la revue. Et nous sommes convaincus que vous transformerez alors l'essai !

Budapest, mars 2008

Un appel d'Etudes Sans Frontières [Communiqué]

Nous nous permettons, en cette nouvelle année, vous solliciter pour faire un don à notre association.

Etudes Sans Frontières va bientôt fêter ses 5 ans! L'accueil d'étudiants tchétchènes continue (21 jeunes ont pu venir faire leurs études en France grâce à notre programme), de nouveaux projets se dessinent (au Rwanda, en République Démocratique du Congo, au Sahara Occidental), notamment grâce à nos nouvelles antennes à l'étranger (Allemagne, Belgique, Canada, Espagne, Italie, Norvège).

Etudes Sans Frontières grandit, mais les fins de mois sont toujours difficiles! Ces derniers temps, coupes budgétaires de l'aide publique, retards de paiements des subventions nous placent dans une situation problématique. **Plus que jamais, ce sont les dons de particuliers qui nous permettent de continuer à agir!**

Beaucoup d'associations sollicitent votre générosité, et chacun donne selon son budget, ses affinités et envies. La nôtre est encore petite et la dimension amicale et familiale est ce qui nous a souvent sauvés, nous permettant

de faire de grandes choses avec peu de moyens! Même la plus petite somme est utile!

Si 100 personnes donnent 10 euros par mois, c'est une année d'études en France pour un étudiant tchétchène; 70 euros, c'est un mois de bourse pour un jeune Congolais en RDC...

Virement régulier ou ponctuel, paiement sur internet par paypal, chèque, les moyens de paiements sont variés et simples d'utilisation, et toutes les informations sont sur notre site internet. Et les dons sont déductibles des impôts*!

Je vous prie, si vous l'acceptez, de diffuser ce message autour de vous en y ajoutant un mot personnel, par exemple. Peut-être que vos amis pourraient être intéressés par notre action.

Aurélia Chaudagne
Etudes Sans Frontières
4, cité Joly
75011 Paris
+ 33 (0)1 75 00 99 00

http://www.etudessansfrontieres.org/

Les nouvelles coordonnées bancaires de l'association (également sur le site) :

ASS ÉTUDES SANS FRONTIÈRES
CREDITCOOP PARIS ALESIA
RIB : 42559 00005 41020003633 07
BIC : CCOP FRPP XXX
De l'étranger :
IBAN : FR76 4255 9000 0541 0200 0363 307
BIC : CCOP FRPP XXX

* Pensez bien à nous envoyer **vos coordonnées**, pour les reçus de dons, envoyés en début d'année :
Etudes Sans Frontières - 4 cité Joly - 75011 Paris
Email : contact@etudessansfrontieres.org

Communiqués de la Formindep – 1er avril 2008

Chers adhérents de la Formindep,

En ce 1er avril 2008 le Formindep publie deux communiqués importants :

1 - Oui à la future campagne de l¹Ordre des Médecins « Information-santé : j'y vois clair avec mon médecin ».

http://formindep.org/spip.php?article168

2 - PHARMAGUEDON ? : Le Formindep récompensé pour sa contribution au combat contre la fin de la médecine.

http://formindep.org/spip.php?article169

Lequel est INFO ? Lequel est POISSON ?

A vous de juger...

Philippe FOUCRAS, président du Formindep

Budapest, mars 2008

La belle histoire de Bella Ciao

Le grand quotidien italien La Repubblica, *à la veille d'élections très importantes mais qui ne susciteraient que lassitude et découragement dans un pays en crise, a publié un article très intéressant sur l'origine du très célèbre hymne des partisans,* Bella Ciao, *dont on a retrouvé la trace… aux Etats-Unis, dans un enregistrement de 1919, réalisé par Mishka Tsiganoff, un accordéoniste tsigane chrétien né à Odessa et qui ouvrit un restaurant à New-York, où il jouait du klezmer. Le morceau originaire serait une chanson yiddish intitulée « Le petit sac de charbon ».*
*Si on ne sait pas comment la mélodie est arrivée en Italie, on sait qu'elle était chantée par les éplucheuses de riz (*mondine*) du nord de l'Italie dès avant la Deuxième Guerre mondiale, et qu'elle n'est devenue l'hymne de la Résistance italienne que bien après la fin de la guerre.*
Nous renvoyons nos lecteurs vers le lien ci-dessous, qui donne accès à l'intégralité de l'article (en italien), ainsi qu'à l'enregistrement de 1919.

http://tv.repubblica.it/home_page.php?playmode=player&cont_id=19331&showtab=Copertina

Autres liens :

http://www.hebrewsongs.com/

http://www.yiddishsongs.net/

http://faujsa.fau.edu/jsa/home.php

Que reste-t-il de nos souffrances ?

Dans le cadre de mon exercice libéral, je réalise des expertises pour le Centre de Réforme de Strasbourg qui dépend du Ministère des Anciens Combattants et Victimes de guerre. Cette tâche est l'occasion de voir des militaires ou des gendarmes en activité, mais aussi des anciens combattants de la deuxième guerre mondiale, de l'Indochine, de l'Algérie ainsi que plusieurs centaines de «Malgré-Nous».
Je suis donc amené à accueillir des anciens de Tambov pour des examens destinés à mesurer les répercussions psychiques de leur captivité. Rares sont ceux qui ne portent pas encore au plus profond d'eux-mêmes les cicatrices indélébiles des conditions inhumaines de ces séjours. Au-delà de la détresse morale, je suis surtout frappé par le sentiment d'inutilité associé à l'impossibilité de trouver du sens à une guerre dont l'Homme, avant tout, est sorti perdant.
Monsieur L. dont le nom a été germanisé durant la guerre, se plaint de céphalées incoercibles, de troubles du sommeil «à se tirer une balle dans la tête». Il est découragé et reste marqué par la hantise d'une invasion russe.
Monsieur B., lui dès le retour de la guerre «en avait marre de tout», dit-il. Comme la plupart des captifs, il souffre de ruminations morbides, de cauchemars obsessionnels où défilent des scènes d'horreur : «On se foutait de tout, on était indifférent à la douleur et à la mort».
Monsieur J., présente des manifestations anxiodépressives chroniques, de la tristesse et de l'amertume ainsi qu'un important sentiment d'inutilité et de culpabilité (le complexe du survivant). Tout comme beaucoup d'autres, il rapporte des souvenirs précis, douloureux et itératifs qui envahissent le champ de la conscience quasi-quotidiennement et dont il lui est extrêmement difficile de parler à d'autres qu'à ceux qui les ont partagés. Rares sont les captifs qui considèrent ce passage de leur vie comme une partie de leur patrimoine existentiel dont il peut être important d'assurer la transmission aux générations futures. Pour beaucoup, il s'agit d'un vécu que je qualifierais de corporatiste, de communautaire avec une culture propre des «Malgré-Nous». Je crois pouvoir dire qu'on a très peu publié sur ces expériences, mais d'une manière générale on a peut-être peu écrit sur les expériences concentrationnaires.
Cependant, beaucoup de ces patients ont rédigé des mémoires où ils relatent consciencieusement le contenu de leurs souvenirs. Il s'agit de récits extrêmement réalistes et fatalistes où je n'ai jamais retrouvé, dans ma petite expérience, de références à la gloire du combattant ou du nationalisme, mais au contraire beaucoup d'humilité, de fatalisme, de douleur morale et un sentiment d'inutilité. Jamais de haine ni pour les Russes, ni pour les Allemands, ni pour les Français, mais une sorte de conscience «de classe», si j'ose dire, qui aurait ramené chacun au statut de combattant, d'homme de terrain sans jamais qu'il soit fait

référence au moindre sens possible à accorder à cette guerre, aucun sens politique, ni religieux, ni philosophique, simplement le sentiment d'une énorme catastrophe que chacun a eu à subir sans pouvoir tenir une position critique ou personnelle, un peu comme si au fond chacun s'était trouvé pris dans une sorte de détermination sociopolitique et qu'il ait à ce moment là perdu toute identité et toute capacité d'initiative personnelle.

Aujourd'hui on imagine mal toutes ces détresses et toutes ces souffrances chez des hommes qui après-guerre ont tous eus quasiment une vie «normale», l'intégration socioprofessionnelle permettant de réguler tant bien que mal ces souvenirs d'horreur.

Témoin privilégié de ces confidences, je suis convaincu de l'importance de leur transmission aux jeunes générations. Au-delà de l'importance des commémorations, ne devons-nous pas à notre descendance d'être particulièrement vigilants sur ce qui constitue la répétition de l'horreur, comme si l'Homme n'intégrait pas les leçons de l'Histoire et comme si existait en germe dans son cœur la triste, la terrible, la mortifère capacité de générer des génocides et de créer des univers concentrationnaires?

Existe-t-il une hiérarchie de la douleur humaine? En effet, on a à juste titre beaucoup insisté sur le caractère unique, singulier d'Auschwitz. Mais au-delà de cette reconnaissance, ne faut-il pas veiller solennellement à ce qu'un véritable travail de mémoire s'opère autour de ce terrible événement, et éviter le risque de sa banalisation par notre société médiatique où un événement chasse l'autre? Rappelons que le travail de mémoire ne peut être qu'un travail de continuité et de vigilance de chaque instant.

Insistons aussi sur le fait que le nazisme à l'origine d'Auschwitz n'a pas été un accident énorme de la civilisation et de l'Histoire, n'a pas été un déraillement sur la ligne évolutive de l'Histoire comme certains peuvent le laisser entendre. Faisons en sorte qu'Auschwitz ne soit pas l'alibi de la normalité des pouvoirs, de tous les pouvoirs et une sorte de caution des décisions que ceux-ci pourraient prendre.

Tant que des hommes nieront l'appartenance d'un seul homme à l'espèce humaine, alors nous courrons le risque que ces hommes-là soient prêts à détruire l'humanité entière au nom de la pureté de leur groupe, de la peur du métissage et de la «préférence nationale».

Nous avons tant insisté sur le caractère emblématique d'Auschwitz que nous sommes persuadés que dans l'esprit des jeunes ce souvenir atroce entraînera la vigilance nécessaire qui évitera toute répétition. Mais ne venons-nous pas d'assister dans l'indifférence quasi générale à un génocide au Rwanda (à compter du 7 avril 1994) ? Ne devons-nous pas, par équité, réfléchir sur les responsabilités de nos propres autorités étatiques? Sinon à quoi pourraient bien servir ces commémorations, si ce n'est d'alibi ? Enfin, le monde est-il centré sur l'Europe ou les U.S.A.? Auschwitz est-il l'étalon de l'atroce, du sacrilège, de l'innommable pour les populations asiatiques ou africaines ? Comment l'a-t-on intégré et perçu dans ces continents ?

Il y aurait tant d'autres choses à dire en faveur des minorités et des victimes. Je pense notamment au souvenir de la déportation homosexuelle commémorée pour la première fois en 1995 en France.

J'aimerais ajouter que les commémorations dont la nécessité ne se discute pas, constituent pour beaucoup de victimes et de rescapés, des épreuves psychologiques difficilement surmontables.

Enfin la plupart des incorporés de toutes les armées engagées dans des guerres qui tuent aujourd'hui majoritairement des civils ne sont-ils pas des " Malgré-Nous"?

Et comment considérer la désertion?

Dr Georges Yoram Federmann
Président du Cercle Menachem Taffel
(Strasbourg)

Budapest, mars 2008

Compte-rendu d'une lecture en milieu psychiatrique du livre de Sándor Márai, **Libération***, Albin Michel, 2007*

Ce livre m'a été offert tandis que je suis hospitalisée en unité psychiatrique à Paris, pour un risque suicidaire "+ + +". Si le choix d'un auteur hongrois coulait de source au vu de l'offrant de l'ouvrage, j'ignore si le choix du titre *Libération* était délibéré. S'agissait-il d'un message d'espoir, l'espoir de sortir de cette dépression et celle de sortir de l'unité psychiatrique dans laquelle, *in extremis*, j'ai pu entrer en hospitalisation libre (HL), alors que les services d'urgences psychiatriques m'avaient adressés à l'IPPP* pour un placement en hospitalisation d'office (HO), ce qui aurait considérablement aggravé mon moral et compliqué les formalités de sortie ?

Bien que placée enfin dans un troisième hôpital psychiatrique en HL, mon téléphone portable, mes affaires vestimentaires, mon argent, etc., ont été placés dans un placard de ma chambre dont la clé est gardée par le personnel hospitalier. Les visites me sont bien entendu interdites dans un premier temps, en attendant qu'un médecin me voie le lundi. Cependant, de par sa fonction, mon généreux ami a pu me rendre visite et m'offrir ce livre, ô combien bienvenu, alors que je n'avais plus à lire que quelques pages d'un Maigret, issu de la bibliothèque de Lariboisière.

Tout livre lu en milieu psychiatrique prend une dimension qu'il n'aurait pas nécessairement "à l'extérieur", engendre des sensations, des pensées, des sentiments, qui sont comme faussés par l'enfermement, les restrictions, et bien sûr la pathologie qui nous a amené là.

Lire en unité psychiatrique n'est pas chose courante, j'ai pu m'en apercevoir au cours de mes précédents séjours, en un temps reculé. Je ressens moins ici ce qui qualifiait "ma différence" des autres patients, peut-être parce qu'ici, une bibliothèque est ouverte toute la semaine, la presse quotidienne à disposition. L'accent a peut-être été mis aussi depuis sur la nécessité de faire entrer la culture et les arts plastiques en milieu hospitalier. Je ne sais pas. Toujours est-il qu'il y a quinze ans, chacune de mes lectures était espionnée, vraisemblablement notée dans mon dossier, et rapportée à mon psychiatre "en ville". Ici, la pile de livres que m'a déposée à l'accueil mon ami, interdit de visite pour l'instant, n'a pas suscité de curiosité particulière, hormis une réflexion lourdingue sur *Asiles de fous* de Régis Jauffret, livre qu'au demeurant je ballade d'un lieu à l'autre depuis des semaines sans parvenir à le savourer, mais sans toutefois le rejeter.

Libération de Sándor Márai ne déroge pas à la règle. L'action se situe en avril 1945 à Budapest, libérée par les russes au terme d'un siège implacable. La majeure partie du livre se déroule en huis clos, quand les habitants de deux immeubles s'agglutinent dans la cave de l'un d'eux pour se protéger des bombes, des mitrailles, pour ne pas se trouver au beau milieu de la bataille qui se déroule dans les rues avoisinantes entre Allemands bientôt vaincus et Russes bientôt "libérateurs".

Il y a d'abord la terreur des bombes, la perception par les habitants que se joue là un tournant, qu'il ne s'agit pas d'un énième bombardement à l'issue duquel chacun retrouvera ses pénates jusqu'à la prochaine fois. La crise doit donc s'organiser, dans la cave, le siège va durer vingt-quatre jours, vingt-quatre jours où se jouera la comédie humaine, avec son lot de solidarité et de respect dans un premier temps, puis son lot de vilenies, de vols, de dénonciations des rares juifs qui avaient réussi à échapper aux rafles et s'étaient noyés dans la masse.

Dans cette cave, tous sont mélangés, les riches, les pauvres, les juifs.

L'enfermement, la nécessité de tenir, l'espoir d'un futur meilleur : voilà qui résonne dans mon état d'hospitalisée. L'unité où je me trouve est atypique en comparaison à celles que j'ai déjà connues. Elle reçoit les malades,

névrotiques, psychotiques, demeurant dans le 8ème arrondissement de Paris. C'est ainsi que l'on voit déambuler des patients manifestement à l'ouest, mais vêtus de vêtements qui valent une bonne partie du salaire d'un ouvrier.

On retrouve pourtant les mêmes catégories, sur une autre échelle, dont l'étude peut se faire avec le plus de facilité dans la salle fumeur. Les riches sont ceux qui ont des cigarettes, qui n'ont pas à en quémander. On trouve même, dans cette unité "8ème arrondissement", plusieurs personnes qui fument le cigarillo ou le cigare. Ça, je ne l'avais encore jamais vu. Ce qui n'exclut pas la gravité de leur état. Mais voir une folasse, habillée richement, se comporter en pétasse en fumant le cigare vaut le coup d'œil.

Les pauvres sont ceux qui ont peu de cigarettes et dont la réserve s'amenuise très vite. Ils passent donc le plus clair de leur temps à en quémander et à fouiller inlassablement l'énorme cendrier à la recherche d'un mégot dont il resterait une taffe à tirer.

Ici, les juifs, qu'ils soient riches ou pauvres, sont les psychotiques pénibles. Ceux qui harcèlent, crient plutôt qu'ils ne parlent, réprimandent, revendiquent, et dont la logorrhée ne se tarit que dans leurs rares heures de sommeil. Ce sont eux les juifs, ceux qu'on voudrait écarter, isoler, dont la disparition soulagerait tout l'entourage dont les nerfs sont mis à vif à cause de cette engeance de psychotiques excités.

Dans *Libération*, le concierge d'un des deux immeubles dénonce aux Allemands un juif dont toute la cave connaissait la "race", en échange d'un misérable ballot dont on ignore ce qu'il contient, sans doute quelques denrées pour améliorer l'ordinaire de ce siège, et surtout asseoir son "patriotisme" auprès des Allemands. Un visionnaire que ce concierge…

Personne n'intervient, personne ne bouge. Quelques minutes plus tard, on perçoit de la rue la détonation du coup de feu mortel. Les langues se délient dans la cave. "Trop, c'est trop" dit le fonctionnaire des Postes. L'énoncé de ce "trop, c'est trop" le dédouane de sa lâcheté quand il eût fallu agir. Il rallie les occupants de la cave à son magistral slogan qui eux aussi se sentent du même coup dédouaner, puis les conversations et la vie reprennent.

Je n'ai pu m'empêcher à la lecture de ce passage de le rapprocher d'une anecdote vécue la veille, lors de mon premier dîner dans l'unité.

Nous sommes six à ne pas nous rendre au self, soit par interdiction préventive, comme dans mon cas, soit pour difficultés ambulatoires, soit pour *folasserie* aiguë. C'est ainsi que je partage mes dîners avec les deux plus grandes folasses de l'unité, à la logorrhée épuisante. Les propos manquent plus de raison que de sens, et il est possible d'écouter ces monologues incongrus en arrivant à suivre un peu leur folie.

A ce dîner donc, l'une d'elle émet trois phrases hilarantes, le plus sérieusement du monde bien sûr. Et je n'ai pu résister, j'ai ri. J'ai été vertement réprimandée par une autre patiente, me demandant si je trouvais cela drôle qu'elle soit folle. Non, bien sûr, ai-je répondu, c'est le propos qui m'a amusé. Je suis triste de sa folie mais ne veut pas m'empêcher de rire quand l'occasion s'en présente, d'où qu'elle vienne. Bref, je n'étais qu'objet de mépris. J'étais le concierge dénonciateur, j'étais les Allemands.

Il ne s'est pas passé cinq minutes après cet épisode avant que ma *réprimandeuse*, excédée par ces bavardages incessants et prononcés à un niveau sonore difficilement supportable à la longue, n'interpelle en criant les infirmiers pour que "putain, vous pouvez pas la faire taire, qu'elle la ferme, lui injecter une piqûre et la foutre dans sa chambre ?".

Elle, cette folle, c'était la juive. Qu'elle disparaisse.

Personne n'a bronché, moi non plus d'ailleurs, mais c'était mon premier dîner dans l'unité, je ne voulais pas trop la ramener. C'était son "trop, c'est trop" auquel nous nous sommes tous ralliés.

Mais au fond de moi, malgré mon silence, il m'a semblé faire partie des "véritables messieurs" comme les appelle Sándor Márai. "*Où sont-ils ? Où sont les hommes qui ont de la classe ?* (…) *Cet homme a organisé sa vie à bord de ce vaisseau particulier qu'est la cave d'une ville assiégée.* (…) *Il n'a personne ; et cette solitude qui l'entoure est particulière, mystérieuse.*"

Et c'est bien ce que je ressens lors de tels épisodes qui émaillent ma vie. On me trouve, et je me veux, particulière.

Ainsi de cette cave, ainsi de cette unité psychiatrique. Ce sont toujours les mêmes mécanismes qui se mettent en place dès lors que des êtres humains sont contraints de se côtoyer.

J'ai pensé en lisant ce livre à *Sa Majesté des Mouches*** dont la lecture m'avait fort impressionnée dans mon jeune âge. J'y avais compris que la barbarie était inéluctable, quelques soient l'époque, le continent, la société. Plus tard, après avoir lu Primo Levi, qui a lâché prise, et surtout Robert Antelme, qui s'est muré dans le silence, j'ai su que l'espoir d'une humanité meilleure était une hérésie.

Et pourtant, dans son livre *Libération,* Sándor Márai, alors que l'héroïne comprend que les Russes tant espérés ne représenteront pas la libération, écrit : "(…) *on ne peut simplement abandonner, "en finir avec" ce qui a été, on ne peut que continuer.*"

Pour ma part, je ne sais pas si je vais continuer longtemps. Deux semaines, deux mois, deux ans, vingt ans ?

Illustrations : Clinique ORL, Budapest – Hôpital Sainte-Anne, Paris – Métro Glacières, Paris

Je sais seulement que demain soir, on va tripler ma dose de somnifère car voilà deux ou trois nuits que je déambule en noctambule, et voilà que j'écris en plus, jusqu'à quatre heures du matin ! Je dors bien entendu toute la journée.

Je remercie celui à qui je vais devoir cette surdose qui va me shooter, celui qui m'a apporté ce livre, livre qui m'a inspiré ces modestes réflexions, et m'a fait reprendre la plume.

Je ne résiste pas à terminer sur une note d'humour, la phrase la plus stupide entendue ces derniers jours, émanant d'un psychiatre. Je venais de passer une nuit à l'IPPP dans les conditions qu'on imagine, et suis arrivée à l'accueil de l'hôpital d'où j'écris présentement assez guillerette à la perspective de pouvoir fumer à ma guise, d'avoir une porte dont je verrai le verrou, d'être détachée, etc. Ayant convaincu l'IPPP de mon mieux-être, c'est donc libre que je me suis présentée devant ce psychiatre, toute disposée à faire de l'humour au deuxième degré.

Mais lui ne l'entendait pas de cette oreille et ne pouvait manifestement pas intégrer que j'aie pu passer d'un profond désespoir à une "bonne humeur de soulagement". Aussi m'a-t-il asséné, les yeux dans les yeux, d'un air sévère : "Avez-vous bien compris que le suicide est interdit par la loi ?". Encore un concierge, celui-là !

Corinne

Paris, Hôpital Henri Ey, le 20 janvier 2008

*Infirmerie psychiatrique de la Préfecture de Police de Paris : « L'IPPP est un service public médico-légal de diagnostic et d'accès aux premiers soins. Il accueille toute personne en état de crise et dont les troubles mentaux compromettent gravement l'ordre public ou la sécurité. Ces placements d'urgence ontlieu sur décision des commissaires d'arrondissement ou sur décision du médecin des urgences médicales judiciaires. Limité à 24 heures, exceptionnellement 48, le passage à l'IPPP permet aux patients de décompresser et à l'équipe médicaled'effectuer un diagnostic afin d'orienter les malades vers les soins dont ils ont besoin ». (Xavier Péneau, 2004)

http://www.prefecture-police-paris.interieur.gouv.fr/documentation/reportages/liaisons_82/actu.pdf

Voir aussi : http://www.groupeinfoasiles.org

***Sa Majesté des Mouches*, William Golding, 1954, trad. fr. chez Folio/Gallimard

Il Volantino Europeo
Hors série 1er avril 2008

Bulletin internautique de l'Association Piotr-Tchaadaev

Dessin de Francine Carpentier

LE VOL DU VOLANTINO !

Tous avaient mis la main à la pâte afin que le *Volantino* du 1er avril 2008 paraisse en temps et heure. Chacun avait rivalisé de sa meilleure plume et d'autres avaient fait coller leurs photos au plus près des textes. C'était une œuvre d'art. Le journal était déjà au marbre et il n'était plus question d'ajouter un fait divers concernant une délicate affaire de linoleum. L'impression devait se faire au troisième étage d'un immeuble sans ascenseur, ce qui évitait de le renvoyer. Les volets avaient été fermés avec soin pour éviter toute effraction par les balcons. La pièce noire vibrait au rythme des rotatives.

Dehors le ciel était bleu et le soleil brillait. Mais la mer au loin frisait, elle était même agitée. On disait dans le Var qu'il y avait un vent terrible et ce dit-vent faisait peur, mais qui a peur d'Yvan le terrible ?

Pendant ce temps un maffieux italien roulait dans une berline allemande sur sol français. Il avait une seule idée en tête : Le vol. Il l'avait étudié et organisé seul. Il avait réuni tous les éléments pour que cela se passe selon ses plans et il n'était pas question de lâcher prise. Pourtant il aurait encore été temps de laisser tomber. Mais là on tombait sur un os car il avait la réputation quand il avait un os de ne jamais le lâcher.

Le *Volantino* était tiré au petit matin alors que d'autres à la même heure se tiraient difficilement du sommeil. Il était tout chaud et prêt à être essaimé. C'est alors qu'une chose inouïe se produisit. Le *maffioso* de la limousine bien introduit dans le milieu du journal embarqua dans une valise tous les *Volantino* et les fit dégringoler dans la cage d'escalier, tels des cornichons de l'Himalaya ! La course se termina dans le coffre de la voiture. D'aucuns diraient que le vol symbolique, vu la couleur du journal, était accompli. Cela sautait aux yeux, c'était gros comme une valise… Mais pas du tout, le vrai vol n'avait pas encore commencé.

La voiture filait vers un aéroport et c'est là que le butin prit réellement son vol. Le « signor vestito » se mit aux commandes d'un petit coucou gentiment appelé « Kiskakukk » en hongrois. Il était accompagné d'une copilote formée par la danse classique car il y faut la même discipline. La valise de *Volantino* siégeait à l'arrière. Ils décollèrent et commencèrent leur vol andantino. Mais bientôt le vent qui n'était pas tombé s'amplifia et le vol se joua sur le mode allegro, puis allegro molto. Les *Volantino* étaient secoués et n'en menaient pas large, tant et si bien que photos et textes se mélangèrent, que les lettres mêmes sautèrent d'un emplacement à l'autre. Quand l'avion atterrit, le *Volantino* ne voulait plus rien dire…

Voilà l'histoire du *Volantino* perdu du 1er avril 2008. Mais ne croyez pas que c'était un vol pour rien. Le pilote fit cette confidence à son assistante : « I love quand je vole ! » Et comme ils avaient l'estomac dans les talons ils se restaurèrent d'un vol au vent car un poisson d'avril les aurait laissés sur leur faim…

Enaïra

Le train de ma mère

La chaleur de ce mois de juillet est écrasante en ce début d'après midi. Les persiennes mi closes laissent passer des rais de lumière et les mouches dansent leur folle farandole entre les grains de poussières d'or. C'est l'heure de la sieste. Sieste imposée. Je m'ennuie dans ce lit, alors qu'il fait si beau dehors. A coté, se repose, allongée les bras en croix, ma mère. La touffeur qui règne dans cette chambre me pousse hors du lit. J'ai envie de bouger, de vivre. Je me glisse donc en bas du lit et me dirige vers le sac de voyage où se trouvent mes jouets. Je prends mon train. La locomotive à vapeur et ses trois wagons faits de plastique m'emmènent loin de ce lieu où rien ne se passe. Je pousse la locomotive et m'évade loin de cet ennui. Les paysages défilent. Je me vois conduisant la loco à toute vapeur actionnant le sifflet pour signaler mon passage et effrayer les troupeaux de bisons qui obstruent la voie. Je les vois s'ébrouer et s'éloigner dans un tourbillon de poussière. Je suis loin, loin de cette chambre d'hôtel triste où ma mère s'est réfugiée pour se reposer des tâches quotidiennes, pendant une semaine. Mon frère a trouvé refuge chez sa grand-mère. Je suis seul avec ma mère, avec le sentiment d'être de trop, d'être un fardeau.

Voilà qu'elle se réveille enfin. Elle se dirige vers la salle de bain. Elle ne me voit pas, ni moi ni mon train. Son pas lourd écrase la locomotive qui explose en un craquement sinistre. Je suis là saisi de stupeur. Elle vient de passer sur mon train. Elle l'a détruit, sans même s'en rendre compte. Je reste sans voix, le temps que je puisse réaliser qu'elle est passée comme si mon monde n'existait pas, comme si je n'existais pas. Je me mets à pleurer la perte de mon ami le train. En revenant de la salle de bain, elle se penche et ramasse les restes difformes qui jonchent le tapis. Pas un mot de réconfort, rien. Je hurle ma douleur ce qui génère sa colère. Une claque résonne à mes oreilles accompagnée du commentaire suivant : « Tu sais maintenant pourquoi tu pleures. »

Je suis sidéré. Qu'avais-je fait pour en arriver là ? Je ne comprends pas, je ne comprends plus. L'ennui devient mon lot quotidien. Cet ennui qui me colle à la peau accompagné d'une crainte sourde. L'atmosphère, de lourde, devient irrespirable. Je me mets à tousser, à siffler. Ma mère met tout cela sur le compte de ma colère et de mes pleurs qui ne s'arrêtent pas.

Je me calme me rendant à l'évidence que par ce biais je n'arriverai à rien.

C'est l'heure de la sortie, de la promenade. Elle me sangle dans la poussette. Nous voilà en route pour le tour du lac. Ce tour, toujours le même depuis le début du séjour ne fait que raviver le sentiment d'ennui et de déjà vu. J'aimerai tant courir et barboter dans cette eau, éclabousser la rive, jouer avec les cailloux, galets et gravillons. Au lieu de ces rêves, je suis en prison dans cette poussette. Je ne demande qu'à courir loin, à fuir ce monde où règne l'arbitraire et le fait du prince.

Enfin elle me libère. Je peux courir jusqu'à l'eau, mais interdiction formelle d'y toucher, encore moins de s'y plonger. J'aimerai tant m'asseoir au bord du lac, dans le lac. Pourquoi cet accès m'est interdit ? Je sens qu'on me prend la main pour bien s'assurer que je ne ferai pas de bêtises. Je me rends compte que je n'aime plus cette main, je la crains. Je suis dans l'incertitude des sentiments. J'aimerai tant être pris dans les bras et je le redoute tant. Je suis si retourné par le non sens de certaines attitudes que je me sens perdu. Que suis-je ? Qui suis-je ? J'ai l'impression d'être un boulet que l'on traîne. Je suis le vilain petit canard qui est là. Il faut bien faire avec, faute de mieux.

Cette ambiguïté de mes sentiments à l'égard de ma mère date de cette scène. Le train. Je n'ai plus jamais eu confiance en ses gestes et paroles. Je me suis isolé ne partageant rien. J'essayais de ne pas la faire pénétrer dans mon monde d'enfant ni de collégien, allant jusqu'à ne pas lui faire part des désirs de dialogue de mes professeurs. Je vivais un enfer en pensant que le téléphone pouvait sonner et que le prof se trouvait à l'autre bout demandant un rendez-vous. La fête de fin d'année mit en présence ma mère et les profs. Elle fut surprise que je n'aie jamais dit qu'on voulait la voir. Elle demanda une explication. Je restai silencieux, ne sachant pourquoi je ne pouvais pas transmettre.

La libération vint lors de mon entrée au lycée en tant qu'interne. Je n'avais plus de compte à rendre. J'avais dépassé les compétences de mes parents, de ma mère, mon père ne s'étant jamais occupé de nos études. La seule fois qu'il prit le soin de transmettre un savoir ce fut à coup de poing sur la tête lorsque j'oubliais le point sur le i ou le j. Chaque point oublié était ponctué par un coup. Je pense qu'il a pris un grand plaisir à cette petite séance de torture.

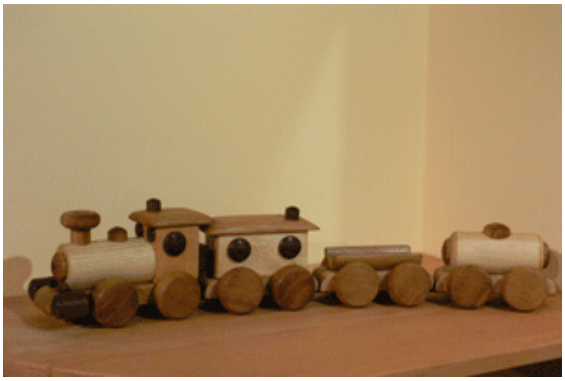
Collage de Luc Meichler, Paris

J'ai été un avant goût de l'enfer pour ma mère en étant insupportable dans mon premier âge. Elle ne me l'a jamais pardonné. J'ai toujours été affublé du terme « méchant bébé ». J'en souriais et l'acceptais sans savoir que ça voulait dire : je ne t'ai jamais aimé. J'aurai aimé t'écraser comme ce train et jeter les restes sans autre forme de procès. Tu n'as été qu'un emmerdeur.

Bien plus tard j'ai eu confirmation du sentiment ambigu de ma mère à mon égard. Elle a dit à ma sœur que les enfants c'était l'enfer quand ils étaient petits et qu'elle ne lui souhaitait pas de vivre ce qu'elle avait vécu. Or mon frère juste un an de moins que moi était le gentil bébé celui qui ne pleurait jamais, qui attendait patiemment que l'on vienne le prendre. J'étais donc l'enfer, le diable : celui qui divise, qui se met entre, la troisième roue du carrosse, celle qui est de trop. L'empêcheur de tourner en rond, celui qui appelle quand on dort celui qui demande ce qu'on n'a pas envie de donner parce qu'on ne sait pas donner, parce qu'on veut toujours en garder un peu, parce que rien n'est gratuit, parce que l'important est de savoir combien ça coûte et que la valeur n'est pas mise où elle a son sens : dans le partage, dans l'acte gratuit. Tout se paye plein tarif. Ne pouvant donner ils n'ont pas pu recevoir. Une barrière de crainte et de silence s'est mise entre nous!

Quelle évidence !

Elle avait voulu une ligature des trompes. Elle a été bernée par un gynécologue malhonnête qui lui avait proposé cet acte. Il ne fit qu'une cicatrice et quelques temps plus tard une jolie petite fille vint au monde. Que dire de la petite dernière qui n'était pas du tout attendue et qu'on a voulu passer par un faiseur d'ange suisse, mais qui a refusé d'opérer, traitant mes parents d'assassins et de menteurs, la grossesse étant beaucoup plus avancée qu'ils ne le prétendaient. Le mensonge de l'amour partagé et identique pour chaque enfant n'était qu'un leurre pour se donner bonne conscience. Le favori était le petit frère, celui qu'elle demanda auprès d'elle sur son lit de mort, alors que Catherine la petite dernière était là, comme une imbécile, sans reconnaissance.



© Kétmackó Játékgaléria*, Budapest

Ce n'est qu'un constat, un bilan. Je peux maintenant quitter cette prison qui était la mienne depuis tant d'années. Le gardien me tend la main pour me dire au revoir. La grosse porte aux énormes verrous se ferme derrière moi. Je suis sur le trottoir, enfin libre

Personne ne m'attend. C'est vrai, j'étais si longtemps hors du temps. Je reviens sur les lieux d'avant. C'est le désert, il n'y a plus personne. Je m'assieds et regarde le vide qui m'entoure avant de reprendre le chemin.

AKFAK

*Kétmackó Játékgaléria, Magyar utca 18. (a Karolyi kertnel), 1053Budapest
Tél/fax+36 1 266 0928

http://www.ketmacko.hu/index.php

Nel suo paese e nel mio

Questo volume di versi, in cui si esercita il 'pensiero poetante'[1] del bosniaco Senadin Musabegovic, esce in un'Italia di miasmi e popolata da *coatti*[2] trasversali e bipartisan: liberal-coatti, dalle prime pagine dei principali quotidiani, con sciatta violenza d'ossessi; compagni coatti (i *miei* compagni, di ieri e di oggi) che, tramortiti dal meritato uno-due del 1989-1991 e non ancora riavutisi, si lasciano trascinare in arrese zuffe; destrorsi-coatti, spavaldamente prefascisti e, nell'attesa, brillantemente razzisti ovvero incapaci di pensare e di governare le nuove contraddizioni; e papisti-coatti (schieramento che recluta fra i tre precedenti) composto non solo da prelati radicali e altri cattolicisti, ma anche da un branchetto devoto di 'teppisti diventati papisti', secondo la felice definizione di Angelo D'Orsi[3], oggi utilissima: di tutti, i più aggressivi e vili. Tutti costoro formano reti, stabiliscono paradigmi, al di fuori dei quali s'aggira l'indicibile e si muove ciò che non ha cittadinanza, che non è *canonico* e che deve restare *apocrifo*: quando provano un passo in più, in queste reti e sotto il manganello dei moderati cadono gruppi socialmente marginali e impoveriti; cadono i corpi dei sessi esposti in gogne televisive o informatiche dopo l'ennesimo crimine, e quelli degli operai *non esposti* dopo l'ennesimo crimine (per questi ultimi la gogna è una lapide di silenzio); cadono quelli degli artisti non omologati e dei migranti; oppure crollano le carni degli amanti di tutti i vichi fertili, magari in una delle città care a Campana (e a Nietzsche) come Genova dove, svoltato l'angolo, s'aprono le vie permale dove il controllo non riesce ad arrivare - anche per nobile vergogna o incapacità di chi lo esercita a tuffarsi nelle viscere della resistenza e del dolore, delle schiavitù e dell'autonomia.

Reti e manganelli: o piuttosto mascelle, gigantesche e pesanti (nell'era della schiacciante leggerezza, dei facili dualismi occidentali risolti in ossimori), che sfasciano vecchi borghi e corpi su corpi, e che maciullano le volatili parole, dando loro consistenza giusto per stritolarle. Il compatto *coattume/pattume* italiano si è dato la mano a cominciare dal decennio passato - quando si sono formate tutte le *salde convinzioni* d'oggi -, al tempo delle 'mani pulite' (*à la Sciascia*: 'fucine di carriere') e delle guerre 'etniche', al tempo delle guerre jugoslave che ancora sanguinano non per la barbarie dei popoli che le hanno subite, ma per la pochezza degli interpreti, di ieri e di oggi, e degli untori/guaritori. Stritolati, allora, i corpi e le parole di chi vedeva in quei conflitti un attacco alla natura profonda dell'Europa: i corpi di tutte le vittime civili di quelle guerre; i corpi dei profughi, centinaia di migliaia, scacciati dagli anfibi e dai calci dei fucili della soldataglia fanatizzata, trascinati via da amici o da nemici - e peggiori i primi dei secondi, perché 'il nemico marcia sempre alla tua testa'; il corpo di Alexander Langer suicidatosi il 3 luglio del 1995, e quello ancora oggi prigioniero di Adriano Sofri (corpo *coatto* involontario, imprigionato da *coatti* per vocazione e missione), *fratelli* anche per Sarajevo. Corpi, tutti, parlanti e inascoltati come le pagine di Zlatko Dizdarevic, Marko Vesovic, Ferida Durakovic e Filip David, quelle del Diario di Maja di Nenad Velickovic, degli articoli di Federico Bugno e di Gigi Riva, e delle fotografie di Mario Boccia, tutti nella rete-manganello-mascella italiana-europea-globale che avvolge e ingoia, che impedì di insorgere, allora, e ora vieta di risorgere.

Sarajevo è lo *scandalo*, è la 'pietra d'inciampo' in cui non siamo inciampati, per cui tanti di noi non sono caduti, è lo scandalo sterile dell'assedio più lungo subito da una città in tutto il Novecento (dal 6 aprile del 1992 per milleduecentosessanta giorni), è lo schiaffo non sentito dei dodicimila uccisi da sniper, granate, freddo e fame. E' scandalo e schiaffo sterili ancora oggi se, in inizio 2007, primo anno post-Milosevic[4], si possono leggere parole non di umana pietà (che sarei il primo a sottoscrivere), ma di ostinazione nella lettura dei fatti, di aggiramento dell'inciampo Sarajevo e di colpevole compiacimento nel descrivere il mediocre boss di Belgrado come 'erede della Jugoslavia di Tito', 'resistente alla prepotenza statunitense', 'vittima dell'inganno

[1] Il 'pensiero poetante' come "reciproco interrogarsi di poesia e filosofia" è a p. 7 in Antonio Prete, Il pensiero poetante. Saggio su Leopardi, Milano, Feltrinelli, 2006 (prima ed. 1980).

[2] Dal Devoto-Oli 2007: "(…) Nel gergo giovanile, ignorante, buzzurro: *coatto, versione borgatara di burino ovvero villan fottuto* (Montanelli) (…)". Possono essere burini, si intende, anche azzimati provetti cittadini.

[3] "Uno degli eroi negativi di questo libro è Giovanni Papini. Nel 1914 irrideva le madri che piangevano i figli che partivano per morire nella Grande guerra. 'E quando furono ingravidate non piansero', aggiungeva, a mo' di spiegazione, lo scrittore, teppista destinato a diventare papista…", pag. 7, Angelo D'Orsi, I chierici alla guerra, Torino, Bollati Boringhieri, 2005.

[4] Morto in prigione all'Aja l' 11 marzo del 2006.

delle cancellerie occidentali' - qui liberalcoatti, compagni coatti e compagnia si ridanno la mano. Niente di tutto questo è vero: Milosevic è stato l'affossatore più conseguente e violento della Jugoslavia di Tito, e un oggettivo alleato dell'occidente (di quell'occidente plumbeo e misterioso che va da Washington a Mosca, s'intende, volando sopra ai nostri musi curiosi all'insù), nonché il finanziatore di Karadzic e di Mladic, i massacratori di Sarajevo e di Srebrenica. Il libro-intervista al generale Divjak Sarajevo, mon amour[5], che uscirà per questa casa editrice, racconta bene cosa è successo, e cosa uno jugoslavo vero, oggi cittadino bosniaco, pensa del 'compagno' Milosevic e dei suoi sgherri. Anche Zlatko Dizdarevic, sempre nel tentativo di rompere l'infondato legame che viene febbrilmente/pigramente creato tra la Jugoslavia di Tito e quella di Milosevic, racconta della sua famiglia di partigiani, di suo padre ufficiale dell'Esercito Popolare Jugoslavo (J.N.A.) che proprio all'inizio degli anni Novanta vide cadere dai berretti di quest'esercito la 'stella rossa', a segnalarne il definitivo assoggettamento al nazionalismo 'grande serbo'. Eppure anche questa leggenda non riesce a sfiorire, se ancora nei giorni che seguono le elezioni politiche in Serbia (21 gennaio 2007) trovo nelle lettere a un giornale, a uno dei *miei* giornali, parole di comprensione innanzitutto per il Partito radicale serbo di Seselj, vincitore delle elezioni, il quale sarebbe sì un partito "nazionalista e arretrato e oggettivamente di destra", ma anche "contenitore del no ai bombardamenti, del no al Tribunale dell'Aja, dell'indipendenza nazionale contro l'ingerenza nella politica interna delle nazioni che l'hanno bombardata"; e poi per il Partito socialista serbo, "dell'ex-presidente Milosevic (…), anch'esso radicalmente critico sui bombardamenti…"[6] (a infatuare sono forse l'aggettivo 'radicale', e l'avverbio che ne deriva, o l'altro aggettivo 'socialista'…). Elogi per due dei principali protagonisti dell'aggressione contro la Bosnia Erzegovina, per due carnefici e protettori di carnefici che il tribunale della storia, più di quello dell'Aja, dovrà studiare, raccontare e giudicare - quando gli storici e i divulgatori torneranno a fare il loro mestiere- per capirne gli atti e svelarne le complicità, e non certo per stabilirne le responsabilità già stabilite: enormi. Elogi - meno rari di quanto si creda - possibili solo grazie all'omissione dello scandalo-Sarajevo: i tre anni d'assedio, torno a dire, che pochi qui da noi sono riusciti a 'pensare', perché ci troveremmo di fronte all'intollerabile di cittadine e cittadini tenuti sotto un plotone d'esecuzione permanente, con i soldati di Mladic appostati sulle colline intorno e padroni dei rubinetti dell'acqua e del gas, ad assetare e a far tremare dal freddo, e ancora a uccidere chi, assetato, andava a rifornirsi d'acqua o, congelato, a raccattare legna; e all'impensabile di un islam laico e progressista, nella maggior parte delle sue componenti[7], tenuto sotto il fuoco delle armi di *barbari cristiani* - serbi ortodossi, per lo più, ma anche croati cattolici (nella splendida città di Mostar, ad esempio). Altro indicibile: la riapparizione di campi di concentramento/annientamento nel cuore dell'Europa, di fili spinati, di colonne di profughi e di stupri di guerra. E infine: l'impossibilità di una completa ricostruzione[8], non tanto a Sarajevo e a Mostar, dove pure le macerie sono ancora evidenti e le facciate portano i segni dei mitra, ma nel resto di una Bosnia Erzegovina non fatta precipitare nel medioevo - come aveva promesso all'Iraq, con canagliesco successo, Madeleine Albright - ma certo a decenni fa, a prima dello sviluppo degli anni Sessanta, con inoltre la mortificazione di una guerra incomprensibile ai più, di una pace (gli accordi di Dayton del novembre 1995) inferma e di un dopoguerra ammorbato dagli interessi convergenti di nazionalismi e mafie. Il solo immaginarsi oggi squadre di 'pionieri' o di 'volontari' - nell'ottica titoista dell' 'unità e fratellanza' del secondo dopoguerra - a ricostruire strade e scuole, in Bosnia Erzegovina, sarebbe ridicolo: lo spirito pubblico non esiste, rovinato da quarant'anni di

[5] Intervista a cura di Florence La Bruyère, Paris, Albin Michel, 2004 (ed. originale).

[6] Inutile citare lettera -firmata- e giornale. Analoghi 'pensieri' ho trovato nella rubrica della posta di uno dei più venduti quotidiani italiani, con tanto di replica approvante, e in riviste di geopolitica. E sempre in uno dei *miei* giornali mi è toccato leggere che Sarajevo sarebbe "la capitale della Federazione croato - musulmana", ovvero solo di una delle due Entità componenti il Paese, e non dell'intera Bosnia Erzegovina, come invece tutti sanno: la redazione esteri del *mio* giornale dovrebbe ripassare le capitali. Poi passeremo alle tabelline.

[7] Che oggi l'islam politico in Bosnia Erzegovina sia scivolato verso posizioni nazionaliste, anche estreme, è uno dei frutti avvelenati della guerra. Ma lo scontro tra le diverse anime dell'islam, qui, è apertissimo e dall'esito non scontato.

[8] Grozny, Mogadiscio, Kabul, Baghdad, Falluja, Gaza, Beirut, e i tanti campi profughi definitivi: sono i luoghi simbolo dell'impossibilità di ogni vera ricostruzione e in cui il paesaggio sarà per decenni occupato dalle macerie - rinnovate e fumanti.

progetto ‘socialista’ e da venti di miserie e di massacri postsocialisti.

In questa Bosnia Erzegovina, in questa Sarajevo ancora scandalosa, per chi volesse coglierne la vita interiore, Senadin Musabegovic è uno di quegli intellettuali testardi che credono nella potenza del pensiero, che credono che a una vita e a una storia potenti si debba rispondere con le stesse armi. I suoi saggi (nell’ottica biopolitica di uno dei suoi maestri e amici italiani, Giorgio Agamben) e la sua poesia sanno muoversi come pochi tra i fasti dell’odierno declino planetario per estrarre verità dalla sua Sarajevo, attorno a cui è stato chiamato a combattere e a scavare trincee, e sanno visitare altri luoghi: l’intimità dei corpi e della famiglia; il pensiero in versi di chi lo ha preceduto - Rebora e Ungaretti, tra gli altri; la storia passata e presente della sua terra; le rinnovate manifestazioni del totalitarismo; i simulacri democratici della realizzata ‘società dello spettacolo’. Nel suo Paese, dove ora abita stabilmente dopo aver soggiornato a lungo in Inghilterra e in Italia, le reti, i manganelli e le mascelle sono nelle mani spettrali e ferme dei tanti criminali di guerra ancora liberi (nascosti, come Karadzic e Mladic, o sfacciatamente presenti), e dei tanti *coatti* padroni e padroncini dell’economia e del pensiero: capetti e mafiosetti, nei parlamenti come nelle università, a irreggimentare, a inquadrare, col fiato ubriaco che da Belgrado e anche da Zagabria arriva a impestare una Bosnia Erzegovina tenuta in scacco, protettorato di un’Unione Europea che non sa includerla e parco minato d’archeologia industriale. I versi di Senadin riescono a liberarsi da questi gioghi perché hanno una forza immensa, sintattica e politica, perché si addensano in immagini poderose e in anafore capaci di cogliere in flagrante i meccanismi che bloccano i corpi e ne fanno automi da cannone e maschere di vani trionfi. Alle sue parole auguro, nel suo Paese e nel mio, di non lasciarsi stritolare dai rispettivi *coattumi*: nel suo Paese perché facciano saltare i nervi ai compassati mafiosi competenti e scardinino le porte del sapere ammuffito, e così anche nel mio.

Gianluca Paciucci, Genova, febbraio 2007

L'arrêt de travail est un outil thérapeutique - Ne le laissons pas détruire

Communiqué de presse du 28 mars 2008 du Syndicat de la Médecine Générale

L’arrêt de travail est un des remèdes, parfois le seul, dont disposent les soignants face à la maladie. Les indemnités journalières (IJ) sont un revenu de remplacement qui permet aux assurés malades de s’arrêter dans des conditions parfois tout juste acceptables pour eux et leur famille[1].

L’arrêt de travail est pourtant aujourd'hui l'objet d'une offensive généralisée :

- Nos dirigeants parlent d'*abus* et de *fraudes*, termes relatés à longueur de médias et qui conditionnent l'opinion publique et culpabilisent les assurés malades.
- Depuis la loi de « réforme » de l’Assurance maladie de 2004, un des éléments conventionnels conditionnant les augmentations tarifaires des médecins est la baisse de prescription des arrêts de travail.
- Le Parlement vient d’autoriser la suspension des IJ, payées par l’Assurance maladie, sur le seul avis des médecins contrôleurs payés par l’employeur.
- Et maintenant, c’est le Haut Conseil pour l’Avenir de l’Assurance maladie qui s’y met[2]. Il reconnaît les insuffisances de versement d’IJ pour les arrêts de longue durée, mais pour les financer il propose de baisser les IJ des arrêts de durée plus courte et de supprimer la défiscalisation des IJ versées dans le cadre des Affections de Longue Durée. Il lance même l’idée de transférer à l’employeur, qui serait ainsi juge et partie, le rôle d’indemniser les premières semaines d’arrêt maladie…
- Dans les mois qui viennent, est prévue une expérimentation de télétransmission des arrêts de travail courts, qui ne représentent pourtant que 5 % des dépenses, ce qui risque d'accroître le marché florissant de la contre-visite patronale.

Cette offensive contre les arrêts de travail est une offensive contre l'ensemble des citoyens, mais surtout contre ceux qui ont les conditions de travail les plus difficiles. De surcroît, elle survient dans un contexte inquiétant où *travailler peut nuire gravement à la santé*[3]. Si les ouvriers ont plus de jours d’arrêt de travail que les cadres[4] ils sont aussi déjà victimes d’une double peine : ils meurent plus tôt, et sont plus longtemps handicapés que ceux ci[5].

Citoyens et soignants doivent s’unir pour défendre l’outil thérapeutique qu’est l’arrêt de travail et une meilleure indemnisation de celui-ci.

Syndicat de la Médecine Générale, 52 rue Gallieni, 92240 Malakoff Tél. : 01 46 57 85 85 – Fax : 01 46 57 08 60 - e-mail : syndmedgen@free.fr –
Site : http://smg-pratiques.info1

[1]Le « plan français de Sécurité Sociale de 1945 » précise : « Quelle que soit la cause de l'interruption de travail, la Sécurité sociale suppose qu'il est paré aux conséquences de cette interruption par l'attribution d'un revenu de remplacement ».

[2] http://www.securite-sociale.fr/institutions/hcaam/avis/avis.htm <http://s3s.fr/l/5WAbFVubH4/orange.fr/m.kayser.html>

[3] Titre du livre d'Annie Thébaud Mony, sociologue, directrice de recherche à l'Institut national de la santé et de la recherche (INSERM), spécialiste des questions de santé au travail - Ed. La Découverte - février 2007.

[4] DREES- Etudes et résultats - N° 418 .juillet 2005 - Les interruptions d'activité pour raisons de santé au cours de la vie professionnelle **:** <http://www.sante.gouv.fr/drees/etude-resultat/er418/er418.pdf>

[5] Emmanuelle Cambois, Caroline Laborde, Jean-Marie Robine, Population et sociétés- N°441, janvier 2008, <http://www.ined.fr/fr/ressources_documentation/publications/pop_soc/bdd/publication/1341/>

Strasbourg, 21 avril – 4 mai 200 La Semaine de la Mémoire et de la Transmission [Communiqué]

LUNDI 21 AVRIL / 18h 30
Librairie Kléber - Strasbourg
Table ronde et apéritif d'ouverture de la semaine. Calendrier des crimes de la France Outre-mer : actualité et discussion critique
Jacques Morel, Yann Gilg, Georges YORAM Federmann, Bernard Wittmann.

MARDI 22 AVRIL / 20h 30
Maison de l'image - Strasbourg
Projection : "Rom en errance" 2005, 68',
de Bernard Kleindienst Production : Les Films de l'Interstice, TV10Angers, Beur TV, la chaîne Méditerranée. Source : BPI Centre Pompidou

MERCREDI 23 AVRIL / 19 H
Librairie Kléber - Strasbourg
Débat :" La déportation homosexuelle en France " RÉALITE et MÉMOIRE *Jean Lebitoux, C. Hahn*

JEUDI 24 AVRIL / 14 H
Camps nazis et français du Struthof
et de La Broque - Schirmeck
Visite par *Georges Yoram Federmann*

VENDREDI 24 AVRIL / 19 H
Librairie Kléber - Strasbourg
Table ronde. Remise du prix Véronique Dutriez 2008 à Claire Auzias *Samudaripen : le génocide des Rom* et *Le crime d'être Rom*, Claire Auzias et JM Turine

SAMEDI 26 AVRIL / 11 H -13 H
Librairie Kléber – Strasbourg
Application du programme T4 d'extermination des malades mentaux : Alsace 1944
Freddy Rapaël, Jean-Marc Lenoble, Georges Federmann

DIMANCHE 27 AVRIL
10 h - Hospices Civils de Strasbourg
Devant l'Institut d'anatomie normale
Cérémonie nationale du souvenir de la déportation / Cérémonie du Cercle Menahem-Taffel
11 h - Place de la République à Strasbourg
Cérémonie officielle du souvenir de la déportation

DIMANCHE 04 MAI / DÈS 09 H
Place Broglie - Strasbourg
Yom Hashoah

LUNDI 05 MAI / 20 H 30
Maison des Associations - Strasbourg
Conférence Débat : *Pédagogie de la Shoah et du Samudaripen*, Fabienne Regard

Renseignements : Association *Les Oubliés de l'Histoire* lesoubliesdelhistoire@yahoo.fr

www.librairie-kleber.com

Paris, Ile de la Cité, Mémorial de la Déportation, juin 2005

Profession de foi

Notre ami le Dr Federmann a présenté cette année sa candidature aux élections du Conseil départemental de l'Ordre des Médecins du Bas-Rhin. Il nous a confié la « profession de foi » qu'il a adressée à ses confrères à cette occasion.

Chers confrères,
Je propose ma candidature afin d'essayer de rendre plus familière l'idée que nous puissions tous ensemble et avec l'accord des bénévoles de l'Institution «rendre Médecins du Monde inutile en douze ans», soit deux mandatures municipales.
J'ai la conviction qu'il est possible que la Corporation Médicale puisse faire un signe très fort à la Communauté des Citoyens en signifiant qu'elle est prête à réduire, pour tendre à la faire disparaître, l'exercice d'une médecine à deux vitesses.
Il s'agirait d'envisager la mise en place de quelques aménagements relativement simples comme un numéro vert gratuit qui permettrait aux usagers d'aboutir à des régulateurs qui offriraient à tous les Strasbourgeois la possibilité d'accéder aux cabinets libéraux en toutes circonstances.
Les régulateurs orienteraient vers un groupement de médecins volontaires (généralistes et spécialistes), l'idéal étant que nous fassions tous partie de ce groupement.
Nos engagements multiples au plan professionnel, les charges de travail énormes qui pèsent sur nous et souvent l'horizon indépassable de la gestion du cabinet et de notre adaptation sociale, font que nous ne voyons peut-être pas toujours les énormes souffrances qui s'accroissent à nos portes et notamment celles des étrangers malades (qui sont à peine 36000 sur le territoire national).
Il n'est pas utopique de pouvoir faire mentir les conclusions de l'enquête de la HALDE* qui soulignaient il y a plus d'un an que plus de la moitié de nos confrères spécialistes du Val de Marne refusaient d'accueillir en première intention les bénéficiaires de la CMU.
Nous devons reconnaître, traiter et soutenir les étrangers malades.
L'expertise strasbourgeoise, notamment en psychiatrie (60% des 1500 demandes médicales à la DDASS en 2005) s'est imposée et a permis d'aider des populations très marginalisées.
Pourquoi ne pas tous demander notre agrément à la DDASS ou mieux encore intervenir pour que l'administration renonce à cette formalité aux effets lourds dans la pratique et fasse confiance à « l'expertise du médecin de famille »?

* Haute Autorité de Lutte contre les Discriminations et pour l'Egalité www.**halde**.fr/

Symposium médical au Caire (Egypte) 31 octobre – 2 novembre 2008

L'association pour la FONDATION FRANCE-EGYPTE et le Département psychiatrique de l'Université AIN SHAMS, sous le Haut patronage du Ministère de la Santé Egyptien avec la collaboration de la Société Egyptienne de Neurologie, Neurochirurgie et Psychiatrie ont le plaisir d'organiser au Caire le 5ème symposium médical le 31 octobre, 1 et 2 novembre 2008 sur le thème :

DOULEURS, SOUFFRANCES ET DEPRESSIONS

Départ de PARIS (Charles de Gaulle) jeudi 30 octobre 2008 à 14h retour possible le 3 novembre 2008 pour le séjour court ou le 6 novembre 2008 pour le séjour avec l'extension.

Renseignements :
Association pour une Fondation France Egypte
Association loi 1901 N° d'ordre 97/4310
Villa Paolina
1 Avenue Gallieni
92160 Antony
Tél : 01 46 61 31 05
e-mail : fondation_france_egypte@yahoo.fr

Liens syndicaux européens

Nous vous invitons vivement à prendre connaissance du site internet (en plusieurs langues) de *l'European Federation of Public Service Unions* (en français FSESP), qui représente 215 syndicats pour 8 millions d'agents des services publics.

http://www.epsu.org/m/168

En particulier, cette Fédération a mis en ligne une pétition « POUR DES SERVICES PUBLICS DE QUALITÉ, ACCESSIBLES À TOUS », qui a recueilli à ce jour (13 avril 2008) 524206 signatures

http://www.petitionpublicservice.eu/fr

Nous vous renvoyons aussi vers le Syndicat correspondant hongrois :

http://www.eddsz.hu/

« Das Ding » ding dong (La pêche des dupés)

Pierrefeu-du-Var, décembre 2007

Miroir d'eau ou d'air
tellement ça.
ou autre chose toujours.
Sable émouvant et mouvant
éponge minérale
semis d'épaves éparses
ossature de bois.
Mémoire de l'élémentaire ?
Abrasée. Abraser.
Peau sensible à l'infini
(frisson)
grain après grains
mouillée à l'envers dans les flammes
à l'endroit dans le grand alambic de lumière.
Gemme salée.
Creuset où les larmes (toutes) se mêlent.
Se perdent ?

Une île ?
Voile immobile songeant la mer l'horizon roux
D'ici
mais d'ailleurs
mais nulle part ailleurs.
Terre éther
terre et mer
tendue
suspendue
vers l'infini
entre deux infinis
Mirage et réalité ?
Lieu mystérieux des métamorphoses.
Porte ouverte
porte fermée
sur l'or et la suie des rêves
le sang et la sueur
des Hommes
Sur l'écriture d'avant les mots.
Celle d'avant la Parole ?
Présente encore et si fragile
insaisis**sable**
lointaine.
Depuis toujours là ?
Signe violet ou rose à l'ancre dans sa signature d'écume.
Mon repère mon nid d'azur ma citadelle
offerte à tout les souffles
à toutes les voix
à toutes les voies
imprenable
impen**sable**
Doux secret dans ma chambre noire
que nul ne possède.

Moi ?
Tentant toutes les dimensions du vide
là peser l'impondérable.
Dire ?
L'indi**cible** ?
Toi
mon île
Une image ?
Mon image ?
Approchée
multiplement
Atteinte
jamais
complètement

Depuis toujours déjà perdue ?

Jean-François CARBONINI,
février 2008

Une invention prometteuse en psychiatrie : les récents travaux du docteur Jean-Yves Feberey

Une intéressante réalisation du docteur Jean-Yves Feberey retient actuellement l'attention du M.I.T. à Boston. Dût sa modestie en souffrir, nous sommes en mesure de lever le voile sur cette invention.
De quoi s'agit-il ? L'article fondamental du célèbre psychiatre paru dans « The Medical Letter » (1-4-2000) puis dans « Nature » (date id°) décrivait les similitudes que le chercheur relevait entre les illusions sensorielles vécues par les pilotes d'avion et les symptômes caractéristiques de certaines affections.

C'est un dramatique accident qui a mis l'illustre médecin sur la voie de son invention. Laissons lui la parole : « …l'avion s'est écrasé sur la piste.L'étude de la boîte noire a montré que lors de son approche sur une pente de 5% le pilote avait déclenché le système accélérant l'appareil de façon constante. Cette accélération constante a causé dans le système vestibulaire du pilote l'illusion que l'avion ne descendait pas mais se maintenait en position horizontale, à vitesse constante. Cette illusion s'est produite car il faisait nuit et parce que le pilote avait négligé de surveiller les cadrans de vitesse et d'altitude. »
Jean-Yves Feberey poursuit alors l'analyse : « Je me dois d'insister pour que vous compreniez bien : le système vestibulaire est directement impliqué dans la catastrophe. En effet du fait que les cils otolithiques s'inclinent dans la même direction (vers l'arrière) selon que l'on est soumis à une accélération ou une ascension, le pilote a pris une accélération pour une ascension relative »
Et, ajoute le médecin : « L'illusion est d'autant plus perverse que l'accentuation de l'angle de descente accentue l'accélération, ce qui accentue l'illusion de monter ! »
Les pilotes le savent : dans toute situation de risque d'illusion sensorielle, le pilote doit donner la priorité absolue aux instruments.
C'est une réflexion sur cette règle d'or qui est à la base de l'application remarquable que Jean-Yves Feberey a conçue, en collaboration avec l'équipe du CNRS chargée du fonctionnement du Générateur d'illusions sensorielles. Laissons parler à nouveau le Chercheur-Médecin : « Ce fut une illumination. Comme le Commissaire Maigret je me suis écrié, me réveillant en pleine nuit, mais bon sang ; mais c'est bien sûr ! C'est l'œuf de Christophe Colomb ! Je vais transposer à mes patients le dispositif aéronautique capable de dire au pilote qu'il se trompe, que ce qu'il ressent n'est pas la réalité. Le CNRS a créé le Simulateur Générateur d'Illusions Sensorielles. Je vais construire le Contre Simulateur à effet Anti Pithiatique, le CSAP* ».
Et c'est ainsi que naquit, tout d'abord de manière confidentielle puis avec l'appui du MIT le CSAP de première génération. Nous avons pu approcher le prototype de Boston. Le patient entre dans une sorte de capsule. Il est relié à divers systèmes de mesure : électroencéphalogramme ; électromyogramme ; électrocardiogramme à effet 3D, analyseur séquentiel multiple des liquides biologiques.
Ces instruments sont eux-mêmes reliés à divers cadrans assemblés tel un tableau de bord d'avion léger. Le patient est invité à décrire à haute voix les troubles dont il souffre ; dans le même temps une voix synthétique apaisante mais insinuante l'invite à donner la priorité absolue aux cadrans disposés devant lui qui attestent du parfait fonctionnement de sa personne.
Bien entendu il s'agit là d'une extrême simplification dans la description de l'appareillage et du protocole de fonctionnement. De plus le système étant en cours de certification le docteur Feberey est tenu par la clause de confidentialité.
Il nous a toutefois affirmé que le système est prometteur. Il est réservé pour le moment au cas des symptômes neurologiques prenant l'apparence d'affections organiques, sans lésions organiques décelables. Les patients sélectionnés pour être traités par ce nouveau protocole doivent être titulaires d'un bac plus trois. Nous n'avons pu connaître la raison de cette sélection, mais le taux de réussite avoisinerait les 80%.
Bien entendu, connaissant les convictions du docteur Feberey, nous n'avons pu cacher notre stupéfaction quant à son revirement. Il nous a dit être parfaitement conscient de tourner le dos aux théories du docteur Freud, mais balayant l'argument d'un revers de main, il a conclu l'entretien qu'il a bien voulu nous accorder par ces simples mots : « J'assume ».

Dr.chim. Roland Pucci
Chimiste (ER) de la Direction de l'Environnement (Monaco)

*Rappelons cependant qu'en hongrois, le verbe *csap* signifie frapper, mais que le substantif *csap* signifie lui robinet, y compris (et surtout ?) lorsqu'il s'agit d'un tonneau de bière ou de vin.

Aéroport international de Cuers, 26 mars 2008

Dernière minute : une nouveauté scientifique sur Informatique, productivité et autoérotisme

A l'heure où les pressions sur les horaires de travail et la productivité aboutissent à une gestion à flux tendus, un ouvrage récent nous indique des voies encore peu explorées. Il s'agit de l'Enquête sur la sexualité en France (La Découverte, 2008) : le recours à l'informatique de nos compatriotes pour leurs peines de cœur et d'autres organes devient massif, y compris pour le choix du partenaire ; sans aller jusque là, la pratique de certains jeux – interactifs ou non – est vue comme un progrès pour les utilisateurs ainsi que pour la société ; Hinoki et Kawada (1951) avaient déjà indiqué la répercussion favorable des jeux informatiques et/ou autoérotiques sur la productivité : jusqu'à 30% d'amélioration. Pourquoi recourir à des batailles futiles sur les 35 heures, alors que la solution est à portée de main ?

Martin Tindel
Pierrefeu-du-Var, 2008

Budapest, fabrication des *retes*, janvier 2007

Budapest, juillet 2007

Bibliographie

Prolétaires de tous les pays, excusez-moi ! Amandine Regamey, Buchet-Chastel, 2007, 238 p., 18 €

Sans offenser le genre humain, Elisabeth de Fontenay, Albin Michel, 2008, 216 p., 18 €

Tout va bien, Arnaud Geiger, Gallimard, 2008, 428 p., 22,50 €

« Il Volantino Europeo »

Bulletin internautique trimestriel de l'Association *Piotr-Tchaadaev*, 9, rue du Parc-de-Clagny, 78000 Versailles.
Président d'honneur : Alexandre Nepomiachty
N° FMC Piotr-Tchaadaev
11 78 0511778
Toute correspondance ou article est à adresser à
Jean-Yves Feberey
Secrétaire de Rédaction provisoire
(depuis 2003)
9, rue Bonaparte F 06300 Nice,
ou à
jean-yves.feberey@wanadoo.fr
ou encore à
piotr-tchaadaev@wanadoo.fr

PROCHAINE PARUTION LE 14 JUILLET 2008

Manuscrits à remettre SVP pour le 30 JUIN 2008